

Une abeille voulait manger de la confiture, elle est tombée dans un piège. Les deux enfants ont vissé le couvercle, elle bourdonne à l'intérieur du bocal. Les deux enfants la regardent puis ils vont se promener dans la nature parmi les herbes hautes et les champs ondoyants. Ils brandissent leur trophée au bout de leurs bras, le portant tour à tour et le collant contre l'oreille pour écouter « bzz, bzz, bzz » ce qui ressemble à la mer. Leurs pieds les emportent et les promènent sur une lande, des animaux y bourdonnent, des mouches et des abeilles volent parmi les bruyères ; dans le ciel des oiseaux planent au-dessus des falaises. La mer est en bas. On en a le vertige. Les falaises se cassent contre le bleu des eaux, tombent du ciel, s'éloignent de la terre et se prolongent sous les vagues, le blanc devenant glauque puis sombre, puis noir. Des courants sombres disparaissent dans les profondeurs, des ombres fluides coulent sous l'épaisseur des eaux en dessinant des croupes ... Un roi chevauche dans la plaine ondoyante; un enfant se colle à son dos et serre sa taille puissante. La nuit tombe et les enveloppe de formes sombres, des ombres les caressent et s'effilochent à leur passage « on dirait qu'elles les retiennent ». Le roi filait sur sa monture, l'enfant s'agrippait derrière son dos, tous deux fuyaient sur la lande sauvage. Ils chevauchaient sur les collines innombrables et regagnaient ainsi le château dans lequel la reine inquiète attendait. Le roi se dépêchait car il craignait la nuit et l'inquiétude de la reine. Il courait sur sa monture sombre. L'enfant disait : « j'ai peur! On me pince, on me griffe » ... « Ce n'est rien, ce n'est rien » disait le roi en se hâtant. Leurs ombres passaient rapides parmi les forêts sombres, sur les chemins, longeant d'étranges marais où serpentaient des formes sur le sol qui se dressaient d'un seul coup, occupant toute la route, menaçantes comme des bandits de l'ancien temps, puis elles s'éclipsaient absorbées par des trous, entraînées par la boue des marais où elles se noyaient. Des arbres pas très grands fouettaient les corps effrayés de créatures qui fuyaient ; ils harcelaient les hommes aussi bien que les bêtes, ils gesticulaient dans les toiles de la nuit et s'y débattaient en sifflant de manière lugubre. Alors d'un seul coup, le soleil se mit à resplendir, il remplit de clarté l'espace d'une lande qui descendait en pente douce jusqu'aux rochers surplombant modestement la mer qui roulait à leurs pieds. Les enfants déposèrent leurs trophées et se mirent à creuser. Ils firent un trou, ils y placèrent le bocal. A l'intérieur, l'abeille bourdonnait et se heurtait à la cloison de verre. Parmi la bruyère et l'herbe sèche, ils reposaient ensuite enlacés. Leurs souffles soulevaient sans hâte leurs poitrines endormies et parfois on entendait la plainte heureuse d'un soupir satisfait. D'autres fois, c'était comme un frisson qui traversait leur peau. Une peur égarée passait par là et les secouait un peu. Puis ils se réveillèrent, ils s'étirèrent longuement devant la mer étale comme un lac. Lorsqu'ils se levèrent la brise caressa leurs visages et les rafraîchît, alors ils jouèrent ... On roule l'un sur l'autre en se laissant descendre le long de la pente. On se laisse emporter par son poids, c'est vraiment drôle. A deux, ça va plus vite. On a le tournis, la tête se dévisse, c'est ma tête, c'est la tienne. Nos têtes se mélangent, nos cheveux s'emmêlent. A l'intérieur du crâne, ça bourdonne, ça va

de plus en plus vite. On ne reconnaît plus les enfants, c'est une grosse pierre qui dévale, qui roule chaotiquement, retenue là, lâchée ici, bousculant les plantes qui s'écartent un peu. Puis les choses ralentissent, on s'arrête au bas d'une pente, le ciel tourne, il n'est plus sur la mer et remplace la terre; la mer est comme les nuages traversée de zébrures, elle se balance à l'envers dans le ciel plutôt concave vu d'en bas, plutôt changeante, traversée d'herbes-lianes, de grosses roches-terre, l'ensemble s'enroulant sur lui-même, le ciel immergé dans la terre, dans la mer qu'il recouvre, qu'il fait tourner contre les nuages de vent, alors que mer et terre de même, flottent sur des vagues et que deux corps d'enfant pris par tout ça titubent, tombent, s'affaissent, se relèvent, oscillent en essayant de bien tenir leurs têtes qui se dévissent. Ils roulent sur la lande, ils entrevoient la mer par intermittence. Lorsqu'on ferme les yeux, des ombres dansent contre les paupières ; une silhouette de cheval ralentit, elle ne peut plus courir, les ombres s'approchent à pas de loup, des ombres opaques maintenant comme des surfaces de pierre, ou bien des monstres qui descendent et montent auréolés d'une couleur étrange qui leur fait des cheveux et dessine des toiles dans lesquelles s'empêtre un enfant qui s'agrippe à la taille du roi, « on me pince, on me griffe » mais le roi ne l'entend pas, il n'entend rien car il se concentre sur le chemin qu'il doit suivre sans faute pour rejoindre son château dont les fenêtres sont comme des yeux; c'est là que la reine veille, celle qui les attend et qui les prendra dans ses bras, l'un après l'autre puis tous les deux ensemble en les serrant bien fort... « Oui, oui » murmure la roi en éperonnant son cheval fougueux mais les ombres ne le lâchent pas, elles deviennent pressantes, ce ne sont plus des filaments de nuit, des toiles fragiles qu'on déchire d'un doigt, ce sont de lourdes portes qu'on enfonce une à une, qui semblent se dresser comme des cloisons, qui cèdent bizarrement mais sans hâte comme des murs qui se retirent mais qui pourraient tout aussi bien ne pas le faire ... On se cogne alors contre quelque chose, un couvercle se rabat sur nous, on ne voit plus rien, il fait noir et on entend dehors la terre et les pierres qui nous ensevelissent pour toujours ... Alors, l'enfant pleure dans le dos du roi; il se cramponne pendant la course folle sans jamais s'essuyer les yeux et ainsi, dans son regard troublé, viennent s'ajouter et se fondre des formes traversées parfois d'éclairs brillants comme des yeux de loup ou de serpent de mer dressant leurs têtes au-dessus des vagues devant-derrière le dos du roi qui ne console pas l'enfant, car « nous n'avons pas le temps » ... Ils regardent la mer, « le roi, peut-être qu'il a peur ? » dit la fille ; on se réveille, on s'essuie les yeux en regardant la mer. Une énorme tignasse se soulève hors des eaux, elle dégouline de méduses, de crabes joyeux, de poissons frétilants, d'étoiles de mer brillantes, d'étranges êtres avec des êtres étranges qui se mélangent, aux cheveux gros comme des bras formant de lourdes boucles autour de la bouche plissée qui recrache interminablement de l'eau baveuse et parsemée de bulles claires. Une rivière de diamants alors se bouscule entre les lèvres qui la vomissent sur le torse luisant qui s'étale comme une plaine glauque et s'enfonce dans la mer, s'assombrissant par le bas, lentement englouti par le ressac indompté et bruyant. On dirait que ça chevauche un animal très long, une sorte d'immense serpent dont on devine dans les flots le

dos écailleux et visqueux qui ondule en surface comme des collines qui se suivent ainsi que des veaux en troupeau, abandonnés et fourbus, derrière une mère en folie au milieu d'un orage, une mère qui fuit éperdument sous le ciel ombrageux, la peur aux trousses avec tous ses veaux meuglant, s'éparpillant en désordre, les yeux remplis du blanc de la peur et les jambes ensorcelées par un mouvement de course lancé devant elles par l'ondulation des collines qui les aspire, les entraîne parmi des grouillements d'animaux sur un serpent que le monstre chevauche crachant, riant dans les eaux tumultueuses emporté par l'enthousiasme des vagues tandis que le vent se lève et vient brasser tout ça ... Des nuages venaient de plus en plus nombreux du fond de l'horizon, ils semblaient s'écarter les uns des autres mais leurs surfaces s'élargissaient immensément. Ils surgissaient d'un point qui les crachait deux par deux et ne cessaient ensuite de s'étendre, de s'allonger, de s'étaler. L'orage approchait, il accourait à une vitesse vertigineuse vers la terre mais au dernier moment, lorsqu'il allait fondre sur les enfants, il se détourna. Il décrivit un cercle à droite, un cercle à gauche avec des nuages séparés, « des moutons à compter? », la maman mouton devant le père mouton et derrière toute une bande d'agneaux qui gambadaient s'accrochant les uns aux autres et comme happés par des tornades. Puis imperceptiblement, le monstre fut enveloppé de nuages; ses yeux se troublèrent, ne pouvant plus se voir lui-même, il se baissa, sa tête vint contre son torse où déjà des filaments de brumes serpentaient. Des toiles immenses se mirent à s'élever, dégageant entre mer et ciel un espace dans lequel vint vibrer une sorte de corps avec des ailes. Il se déplaçait par brusques sursauts, s'éloignant vers le haut sous les nuages noirs, puis vers le bas vers les flots tumultueux qui remuaient leurs dos épais comme du miel. Les enfants écoutaient le murmure de la mer, « écoute », en pressant leurs oreilles contre le sol sous lequel l'abeille..., ils regardaient le ciel où se débattait le corps comme s'il était retenu prisonnier, cherchant un passage dans le paysage qui tissait des toiles brumeuses. Puis de très haut, il s'élança en un effort désespéré, il fonça mais il ne passa pas. Des fils s'accrochaient au corps rugueux et l'empêchaient de fuir, son espace se rétrécissait et lentement l'enfermait. Ce fut une lutte terrible, un insecte énorme s'emmêlait, s'enroulait, chaque mouvement resserrait son étreinte et collait ses ailes. On vit ses pattes battre l'air inutilement, on vit l'espace alors se dégager, on le vit se refermer. De lourds cocons de fils se mirent à flotter comme des nuages et le ciel redevint plat auprès des falaises blanches dont les pieds fondaient comme du sucre dans la mer transparente et très souple qui sans se presser les caressait en claquant comme un miroir. Le ciel ainsi se dégagea un peu, il devint lointain et les arbres jusque là silencieux, recommencèrent à murmurer: « l'enfant s'agrippait, il faut voir » dit Jojo ; et l'enfant comme il pouvait s'agrippait dans la nuit déjà longue qui se poursuivait encore, qui les poursuivait s'accrochant à leurs dos tremblants. Le roi caracolait comme une brute, ne se retournant pas. « J'ai mal, on me pince » disait l'enfant et la nuit l'enfermait dans ses bras. Le roi ne voyait que son chemin de plus en plus troublé dans le territoire des ombres ... Et sous les arbres, étaient les enfants maintenant qui se taisaient pour entendre la musique légère qui traversait les cimes

qui ne cessaient de danser aussi doucement qu'une algue remuée par la houle. Dans leurs oreilles, des formes souples entraient et de l'intérieur ensuite lâchaient sur leurs lèvres des frissons. Ce fut une sorte d'envahissement. Les mouvements des pierres s'articula sur celui de la mer et du ciel, les herbes se penchèrent comme la houle, le vent dansa avec les feuilles; des objets et des choses se précipitèrent dans des trous, on entendit des sauts et des battements ... Ils tassèrent la terre avec leurs deux mains, au-dessus de la tombe de l'abeille ça faisait un petit monticule. Ils plantèrent un morceau de bois pour dire que c'était là. Ils furent pris par la peur et dansèrent comme les indiens pour éloigner les bourdonnements qui se propageaient dans l'air. Ils sautèrent sur la terre, ils écrasèrent des mottes puis lorsqu'ils furent fatigués, ils s'en furent à travers les bois proches. Lorsqu'on passe sous un arbre, son ombre pèse derrière notre dos, on sent qu'elle nous retient par des fils invisibles, alors on court pour lui échapper... La neige en fins flocons se mettait à virevolter autour des arbres sombres... De longues silhouettes marchaient sans se presser, la tête pieusement penchée, elles allaient en se courbant s'engouffrer entre quatre murs gris, puis elles en ressortaient une à une, un peu déçues parce qu'elles n'avaient rien vu, un peu calmées parce que c'était fait. Pendant ce temps, les chiens et les sangliers se poursuivaient amicalement, jouant à se courir après. Ils s'enfuirent dans les bois lorsque la foule approcha du cimetière, ils revinrent joyeux sous la neige, la neige très légère qui voltigeait autour de leurs pieds réconciliés; elle se prêtait à tous leurs jeux comme la mer bien entendu qui brassait le corps de deux enfants qui roulaient le long d'une pente ou, de temps en temps, se reposaient l'un contre l'autre en attendant que ça change, en n'attendant rien, traversés d'ailes de sangliers, de promenades de neige, de pas qui crissent sur le gravier et de bourdonnements abandonnés qui leur construisaient des histoires sans fin dans la mer, sous les arbres ou sous la neige qui les drapaient de lourds manteaux sous lesquels ils pourraient dormir mille ans.